

**Joe Fafard**  
**Autopsie d'une controverse**

**Joe Fafard**  
**Anatomy of a Controversy**

Greg Beatty

Numéro 48, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beatty, G. (1999). Joe Fafard : autopsie d'une controverse / Joe Fafard: Anatomy of a Controversy. *Espace Sculpture*, (48), 14–19.

# JOE FAFARD

## Autopsie d'une controverse

### Anatomy of a Controversy

GREG BEATTY

Avec la diminution de l'aide gouvernementale aux arts, les ventes au secteur privé et les commandes publiques deviennent de plus en plus importantes, même si des pièges existent, comme en témoigne l'histoire qui suit. En décembre 1997, en collaboration avec plusieurs corporations de prestige et agences municipales, le Market Square de Regina (une entreprise locale) présentait les plans de la sculpture de Joe Fafard, *Oskana-ka-asateki*, devant être érigée sur un mail piétonnier du centre-ville. L'œuvre de 150 000 \$ en acier inoxydable — dont le titre en langue cree signifie « lieu de l'amas d'ossements calcinés » —, montre un bison émergeant d'un empilement d'os, et se veut un hommage à l'histoire de Regina.

À titre de critique d'art indépendant, j'ai appris que la communauté autochtone manifestait quelques inquiétudes face à ce projet. J'ai donc rédigé un article sur la question que mon ancien employeur, le *Regina Leader-Post*, a refusé de publier. J'ai alors approché le *Globe and Mail* qui, le 16 mai, publia *The Skeletons in Regina's Cultural Closet*. Le 8 juin, la sculpture était inaugurée en présence du premier ministre Jean Chrétien.

La controverse remonte au moment de la conception de l'œuvre, lorsque Fafard est contacté par un représentant de Circle Vision, une organisation artistique autochtone. L'artiste avait initialement planifié de couler des os de bison dans sa sculpture mais pour les Premières Nations des Prairies, le bison est un animal sacré; de ce fait, il existe des règles strictes quant à ceux pouvant manipuler ces ossements et à la manière d'en disposer. À la suite de sa rencontre avec le représentant, Fafard adressa des lettres à Circle Vision, tandis que pendant ce temps, onze autres groupes et individus réclamaient aussi une rencontre. Avant même de pouvoir répondre à l'une ou l'autre de ces nouvelles demandes, Fafard reçut une missive signée par les membres de Circle Vision stipulant que, bien qu'ils n'entendaient pas s'opposer au projet, ils ne lui accorderaient pas leur appui. Finalement, l'idée d'intégrer de véritables ossements s'avérant irréalisable sur le plan financier, l'artiste opta pour de l'acier taillé au laser; mais son « appropriation » du motif du bison ne cessa d'alimenter la controverse.

Avant l'arrivée des Blancs, le bison constituait la base de l'économie des Amérindiens des Plaines. La viande, la peau, les os et le fumier procuraient la nourriture, l'abri, le vêtement, les outils et le combustible. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la surchasse systématique des vastes troupeaux en migration refréna l'ardeur des peuples autochtones à devoir signer des traités et à se cantonner dans des réserves pour survivre. Par suite de ce massacre — qui a favorisé la sédentarisation et l'agriculture — une industrie d'os de bisons s'est développée, et plus de vingt-deux tonnes d'ossements ont été expédiées aux États-Unis entre 1884 et 1887. D'un point de vue autochtone, la destruction du bison est une tragédie de l'histoire, et dans le contexte des relations intercul-

With declining government support for the arts, private sales and commissions are becoming increasingly important. But pitfalls exist, as the following story demonstrates. In December 1997, Regina's Market Square (a local business group), in conjunction with several prominent corporations and civic agencies, announced plans to erect the Joe Fafard sculpture, *Oskana-ka-asateki*, on a downtown pedestrian mall. The \$150,000 stainless steel work, whose Cree title means "the place of the pile of burnt bones", depicts a bison rising from a pile of bones, and is intended as a tribute to Regina's history.

As a freelance critic, I learned that misgivings existed about the project in the aboriginal community. I subsequently wrote an article on the topic which my former employer, the *Regina Leader-Post*, declined to print. I then approached the *Globe and Mail*, which published *The Skeletons in Regina's Cultural Closet* on May 16. On June 8, the sculpture was unveiled with Prime Minister Jean Chrétien in attendance.

The dispute dates back to the sculpture's design phase, when Fafard was contacted by a representative of Circle Vision, an aboriginal arts organization. Originally, he had planned to cast buffalo bones in his sculpture. But among prairie First Nations, the buffalo is a sacred entity, and strict rules exist as to who may handle its bones, and what may be done with them. After talking to this person, Fafard sent letters to Circle Vision and eleven other groups and individuals requesting a meeting. Before one could be arranged, he received a letter signed by Circle Vision members stating that while they had no intention of impeding the project, they would not support it.

Ultimately, Fafard's plan to cast real bones proved financially impractical, so he switched to laser-cut steel. His use of the buffalo motif raises the admittedly controversial issue of appropriation. Pre-contact, the buffalo was the basis of the Plains Indian economy. Through its meat, hide, bones and dung it provided food, shelter, clothing, tools and fuel. Systematic overhunting of vast migratory herds in the mid-19<sup>th</sup> century made aboriginal people extremely vulnerable to coercion to sign treaties and settle on reserves to survive. As a consequence of this slaughter, which paved the way for agricultural settlement, a buffalo bone industry arose that saw 22,101 tons of bones shipped to the United States between 1884-97. From an aboriginal perspective, the buffalo's destruction is an historical tragedy. And in the context of intercultural relations, the erection of a sculpture by a Euro-Canadian artist commemorating this event (albeit through a sympathetic statement about the spirit rising from the ashes of defeat) is problematic.

In a January 1998 interview, Fafard rejected any notion of placing limits on his practice. "If I had Native genes," he said, "I wouldn't have this problem. I would never shut-up another person because of their genetic heritage. Rather, I would look at what they are saying."

Joe Fafard, *Oskana-ka-asateki*, 1998.  
Stainless steel. 4 x  
3.7 x 1.2 m.

turelles, commémorer cet événement avec une sculpture d'un artiste canadien d'origine européenne pose quelque problème. Dans une entrevue accordée en 1998, Fafard refuse d'imposer des limites à sa pratique : « Si je possédais des gènes autochtones, dit-il, je n'aurais pas ce genre de difficultés ; je ne musellerais pas un individu à cause de son héritage génétique, mais considérerais plutôt ce qu'il a à dire. » Il ajoute : « Toute culture qui ne réfère qu'à elle-même et n'accepte aucune référence extérieure finit par se replier, incapable de participer au dialogue global de l'humanité. »

Cette assertion est sans doute exacte, mais elle ne témoigne pas de beaucoup de sympathie ni de compréhension à l'égard des Premières Nations qui ont vu leur histoire et leur culture exploitées et avilies durant des siècles dans les livres, les films et les discours artistiques et académiques des Européens. Dans l'effort qu'ils ont déployé pour mieux contrôler le processus de définition de leur identité, ces Autochtones ont senti le besoin de défendre, de protéger leur territoire culturel. Devant le flot de stéréotypes négatifs issus des modes de

He then added, "Any culture that gets totally self-referential, and will not accept any reference from another culture, eventually speaks only to itself, and cannot participate in the broader dialogue that is the human dialogue."

This is undoubtedly true. But it doesn't show much sympathy or understanding for First Nations people who have seen their history and culture exploited and demeaned for centuries by Euro-centric books, movies, art and academic discourse. In an effort to gain control over the process by which their identity is defined, they have felt the need to become protective of their cultural terrain. Given the spate of negative stereotypes generated by the above-mentioned forms of «reference», their concern is not unjustified.

And, in fact, doubts exist about *Oskana-ka-asateki's* historical accuracy. This relates, in part, to Regina's possible misidentification as a buffalo kill-site. When first settled in 1882, Regina was known as «Wascana» (a corruption of the Cree word "Oskana" or "Pile of Bones"). The name was coined by Captain Palliser in reference to a spot near what is now Wascana Creek, where he found a pile of buffalo bones six feet high and forty feet in diameter. When Regina was subsequently established on the creek, the appellation was attached to the community, until supplanted by "Regina". But "Pile O' Bones" remains an important part of the city's heritage.

According to Edward Poitras, however, this may be incorrect. While conducting research into the Lebrét Indian Residential School, where his parents were educated, he discovered a 1916 transcript in the Regina Morning Leader of a speech given by school founder, Father Joseph Hugonard, to the local branch of the Canadian Club. Hugonard emigrated to Canada from France in 1874, arriving just prior to the signing of Treaty 4 which ceded southern Saskatchewan to the Canadian government. Lauded as the foremost figure among the "black-robed voyageurs" who had devoted their lives to the "Christianizing and civilizing of Indians in Western Canada", Hugonard noted, in discussing "Pile O' Bones", that the actual site was located where "the trail crossed the creek."

"I'd always wondered about the link between Regina and 'Pile O' Bones'," said Poitras. "It didn't make sense to me why First Nations people involved in the buffalo hunt would camp in such a desolate spot." Upon investigating Hugonard's statement further, he discovered a RCMP map that showed the Fort Qu'Appelle/Wood Mountain cart trail crossing Wascana Creek twelve km northwest of Regina. This site offered a ready supply of wood and water, making it more conducive to camping than the open plains. By reinforcing the link between «Oskana/Wascana» and Regina, which finds further expression in the names of many city facilities and businesses (Wascana Park, Wascana Institute, Wascana Energy), Fafard's sculpture perpetuates what appears to be an historical inaccuracy.

Far more disturbing is Poitras's assertion that the original "Pile O' Bones" may have contained human remains. He bases his claim on another sentence in Hugonard's speech, where the priest says of "Pile O' Bones" that "many were buffalo bones, but many were human, and I have been told these were piled together by survivors some years after a band of Indians had been decimated by small pox."

In the four centuries it took Europeans to conquer/settle



« référence » cités plus haut, leur attitude est fort compréhensible. Et, de fait, des doutes subsistent quant à la véracité historique de *Oskana-ka-asateki*. Ces doutes s'appliquent, notamment, à une mauvaise identification de Regina comme site du massacre des bisons. Quand elle voit le jour, en 1882, la ville de Regina est connue sous le nom de « Wascana » (dérivé du mot cree « Oskana » ou « Pile of Bones » (Amas d'ossements). Attribué par le capitaine Palliser, le nom réfère à un site près de ce qui est aujourd'hui Wascana Creek, où il a trouvé un amoncellement d'os de bisons d'une hauteur de 1,82 m et d'un diamètre de 12,19 m. Lorsque Regina s'installe ensuite dans l'anse, l'appellation continue d'être associée à la communauté, jusqu'à l'instauration du mot Regina, même si « Pile O' Bones » n'en rappelle pas moins un moment important de l'histoire de la ville.

Selon Edward Poitras, toutefois, ces faits ne sont peut-être pas tout à fait justes. Alors qu'il poursuit des recherches à la Lebret Indian Residential School, où ses parents ont étudié, il découvre dans le *Regina Morning Leader* une transcription datée de 1916 d'une allocution du fondateur de l'école, le père Joseph Hugonard, prononcée à la branche locale du Canadian Club. Hugonard a émigré de France au Canada en 1874, juste avant la signature du « Treaty 4 » qui cède le sud de la Saskatchewan au gouvernement canadien. Considéré comme le premier, parmi les « robes-noires » ayant consacré leur vie à « l'éducation et à l'évangélisation des Indiens de l'ouest du Canada », Hugonard notait, à propos de « Pile O' Bones », que l'endroit actuel était situé là où « la route traversait l'anse ». « Il s'est toujours étonné, souligne Poitras, du lien entre Regina et « Pile O' Bones ». Quant à moi, je trouve insensé que les Autochtones — qui étaient des chasseurs de bisons — aient pu s'établir dans un lieu si désolé. » Poussant plus avant ses recherches sur les propos tenus par Hugonard, Poitras découvre une carte de la Gendarmerie Royale du Canada montrant le chemin charretier de Fort Qu'Appelle/Wood Mountain, traversant Wascana Creek à douze kilomètres au nord de Regina. Ce site, qui offrait du bois et de l'eau, s'avérait plus adéquat pour s'y établir que la vaste plaine. En insistant sur la relation entre « Oskana/Wascana » et Regina — que l'on retrouve d'ailleurs dans le nom de plusieurs sites et services municipaux, tels Wascana Park, Wascana Institute et Wascana Energy — la sculpture de Fafard perpétue ce qui semble être une inexactitude sur le plan historique. Ce qui est encore plus troublant, c'est que Poitras avance que « Pile O' Bones » a pu contenir des restes humains. Il fonde ses dires sur une phrase tirée de l'allocution de Hugonard : « Dans ces amas, notait-il, il y avait des ossements de bisons mais aussi des restes humains, et l'on m'a révélé que ceux-ci ont été entassés par des survivants, quelques années après qu'un groupe d'Indiens ait été décimé par la petite vérole. »

Durant les quatre siècles que mirent les Européens à conquérir le Nouveau Monde et à s'y installer, de telles épidémies sont survenues à une fréquence qui fait frémir. Le taux de mortalité dans les communautés infectées atteignait soixante-quinze pour cent, tandis que ceux qui survivaient — souvent aveugles et défigurés — étaient abandonnés dans un état de désespoir pitoyable. Poitras soupçonne que les souvenirs relatés par Hugonard concernent l'épidémie de variole qui a frappé le peuple Assiniboine en 1837-1838. Selon lui, les os ont été empilés par les survivants en guise de barricade et ce, afin de décourager les chasseurs de bisons métis empiétant sur le territoire assiniboine de continuer à utiliser cette voie de circulation. Si



the New World, such epidemics occurred with chilling frequency. Death rates in infected communities reached seventy-five percent, while survivors, who were often blinded and disfigured, were left in a state of abject despair. Poitras suspects the remains mentioned by Hugonard were from a small pox epidemic that struck the Assiniboine in 1837-38, and that the bones were piled on the trail by survivors as a barricade to discourage its further use by Metis buffalo hunters who were encroaching on Assiniboine territory.

If Poitras's information is correct, identifying "Oskana" exclusively as a buffalo kill-site fails to acknowledge the true suffering First Nations people experienced through European contact. Some

cette information s'avère exacte, le fait d'identifier « Oskana » comme étant uniquement un cimetière de bisons omet de reconnaître la véritable souffrance endurée par les Premières Nations au contact des Européens. Certaines estimations évaluent à 90 millions la population autochtone de l'ère précolombienne. Quelques millions sont morts de maladie et, sans ce désastre, affirment les historiens autochtones, la colonisation n'aurait pas été possible. En montrant un bison émergeant d'un amas d'ossements, *Oskana-ka-asateki* renforce le caractère faussement anodin d'un tel événement.

Lorsque je l'ai interrogé, Joe Fafard était au courant des recherches menées par Poitras. Tout en admettant que cela était « vraiment horrible », il ne comprenait pas le lien avec sa sculpture et se mettait alors à rationaliser. Il a d'abord soutenu qu'il y avait plus d'un tas d'ossements dans les Prairies, comme ces dépôts au moment où l'industrie exportait des os de bisons. Mais cet argument ne tient pas compte du fait que sa sculpture renvoie spécifiquement à « Oskana ». Il s'est ensuite questionné sur la véritable proportion des ossements humains, semblant suggérer qu'à partir d'un certain niveau l'empilement pouvait assurément être considéré comme constitué d'os de bisons. Tout ce que l'on sait actuellement, c'est que, d'après Hugonard, plusieurs ossements provenaient de bisons, et plusieurs d'êtres humains. Fafard a finalement conclu que, comme les os de sa sculpture n'ont pas été identifiés comme provenant de bisons, on pouvait tout aussi bien les percevoir comme des ossements humains. Mais comme ils sont intégrés à une forme qui représente un bison, cette réponse ne semble pas des plus satisfaisantes.

Même si Fafard affirmait ne pas chercher à parler au nom des Autochtones, c'est précisément cette interprétation que le Market Square a donnée à la sculpture. Au cours de la semaine qui a suivi son annonce, un encart (dont Fafard nie avoir pris connaissance) a été publié dans le *Leader-Post* sous le titre « Fafard's 'Oskana' to Meld Past, Future » (L'*Oskana* de Fafard pour réconcilier passé et avenir). On y lisait notamment : « Dans le but de rappeler son héritage autochtone, le Market Square de Regina s'apprête d'ici peu à inaugurer au centre-ville son hommage au bison avec une sculpture de Joe Fafard qui, déjà par sa forme, a suscité l'admiration du monde de l'art. » L'annonce montrait une photo de Fafard à côté de sa maquette, entouré des sponsors — aucun d'eux ne paraissant avoir la moindre notion de la signification du terme « héritage autochtone ». Compte tenu de la position marginale occupée à Regina par le peuple autochtone, ce facteur démographique s'étend vraisemblablement à tous les membres du Market Square.

Le lendemain du dévoilement de la sculpture en juin, cet affront a été renforcé par une seconde annonce soulignant la popularité de la sculpture devenue un « lieu de rencontre », et notant que l'œuvre a déjà reçu le surnom de « Oskar ». Il n'y a pas de doute que Fafard a aussi été consterné par cette déviation du mot « Oskana », mais jusqu'à quel point est-il complice ? Après tout, il s'est approprié des mots crees pour nommer sa sculpture. Quant au Market Square, il perçoit « Oskar » d'abord comme un outil de marketing, et une telle attitude n'aide pas à reconnaître le pouvoir de l'art d'évoquer un contenu substantiel historique/culturel. Au lieu d'opérer comme une œuvre d'art, la sculpture sert plutôt de support ou décor d'arrière-scène pour le *Market Square* qui s'en servira pour promouvoir les intérêts financiers du centre-ville.

Quatre jours après la parution de l'article dans le *Globe and Mail*, la Dunlop Art Gallery télécopiait un document de six pages à une trentaine d'intervenants (dont le bureau du maire, le Market Square, Carfac Sask, Saskatchewan Arts Board, University of Regina History Department), annonçant son intention de tenir, le 21 juin, un forum sur la sculpture, et invitant les gens à apporter leurs commentaires. Le texte spécifiait que Joe Fafard et Edward Poitras avaient accepté d'y participer, tout en précisant qu'il ne s'agissait pas de mettre en opposition leurs points de vue. La galerie voulait plutôt susciter un large débat sur diverses questions : qui écrit l'histoire ? quelle est la place de l'art public dans la société ? quel est le rôle du milieu des affaires dans le développement communautaire ? Comme la galerie

estimates place the pre-Columbian aboriginal population at ninety million. Millions perished from the disease. Without this holocaust, aboriginal historians assert, colonization would not have been possible. By depicting a bison rising from a pile of bones, *Oskana-ka-asateki* reinforces a misleadingly benign settlement narrative.

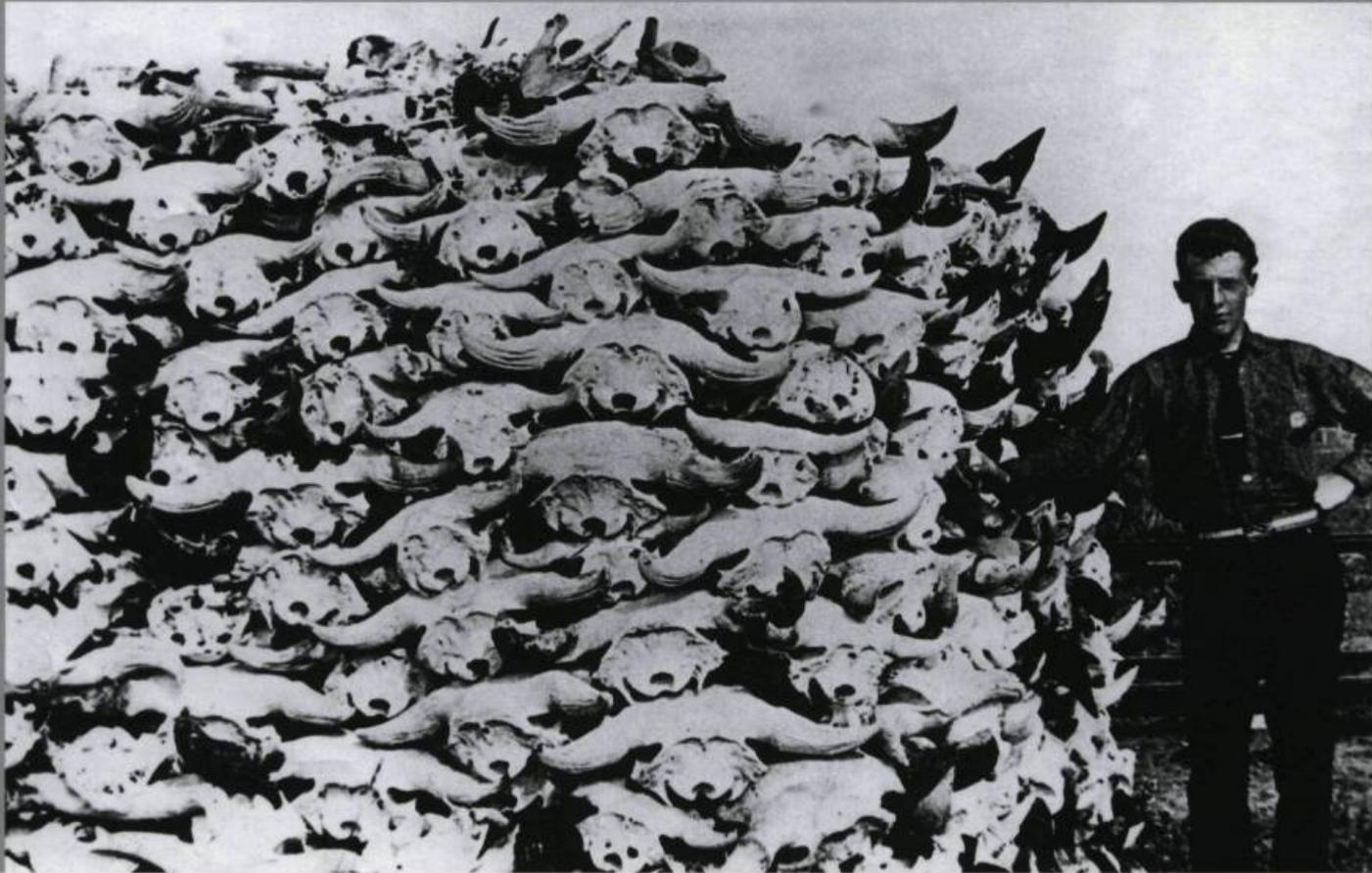
When I interviewed Fafard, he was aware of Poitras's research. While agreeing it was potentially "pretty horrific", he didn't understand its relevance to his sculpture, offering several rationalizations. He first argued there was more than one pile of bones on the prairies, such as those assembled at depots during the export phase of the buffalo bone industry. But this ignores the fact that his sculpture refers specifically to "Oskana". He also wondered what percentage of the bones were human, seeming to suggest there was a threshold below which the pile could safely be said to have been buffalo bones. All that is currently known is that, according to Hugonard, many were buffalo bones, and many were human. Finally, Fafard argued that since the laser-cut bones in his sculpture were not identifiable as buffalo bones, they could be interpreted as human. But as they are in a bison shape, this hardly seems satisfactory.

While Fafard stated it was not his intention to speak for aboriginal people, this is precisely the interpretation Market Square placed on the sculpture. The week following its announcement, an advertorial (which Fafard disavowed all knowledge of) appeared in the *Leader-Post* under the headline "Fafard's 'Oskana' to Meld Past, Future". The copy read, in part, "Now, in a deep bow to its Native heritage, Regina's Market Square is within months of unveiling its downtown salute to the buffalo with a Joe Fafard sculpture that has already, in its design form, dazzled the world of art." Accompanying the ad was a photo of Fafard standing beside his maquette with sponsor representatives — none of whom appear to possess even a modicum of "Native heritage". Given the marginalized position aboriginal people occupy in Regina, this demographic likely extends to Market Square's entire membership.

Days after the sculpture's June unveiling, this affront was compounded by a second advertorial celebrating the sculpture's popularity as a "meetcha" spot, and noting it had already acquired the nickname "Oskar". No doubt Fafard was equally aghast at this further corruption of "Oskana". But to what extent is he complicit? He did, after all, appropriate Cree words in naming his sculpture. Obviously, Market Square regards "Oskar" primarily as a marketing tool. Such an attitude fails to acknowledge art's power to convey substantive historical/cultural content. Instead of functioning as an art work, the sculpture operates more as a prop or backdrop against which Market Square will enact narratives promoting downtown business interests.

Four days after the *Globe and Mail* article appeared, the Dunlop Art Gallery distributed a six page fax to thirty parties (including the Mayor's Office, Market Square, CARFAC SASK, Saskatchewan Arts Board, University of Regina History Department) announcing its intention to hold a June 21 forum on the sculpture, and inviting their input. The fax noted Fafard and Poitras had agreed to participate, but emphasized the intention was not to present their views in opposition. Rather, the gallery wanted to spark a wide-ranging debate on such issues as: who writes history, the role of public art in society and the role of business in community development. With Dunlop Gallery's perceived need to address these issues "in a timely fashion", the stage seemed set for a lively discussion that would be of great interest to the general public and media alike.

In early June, Fafard withdrew from the forum. I can only speculate on his motive. Perhaps he felt the issues to be discussed were unimportant? If so, why did he agree to participate in the first place? Alternately, he could have feared being subjected to a witch-hunt. Although, as the Dunlop rightly pointed out, it was an "organization perceived to be neutral". I realize Fafard was in an awkward position. Not being privy to his quarrel with Circle Vision, I cannot assess the correctness of his actions. Circle Vision members I interviewed maintained their intervention should have been sufficient to dissuade



Pile of buffalo skulls, Saskatoon, c. 1896.

soulevait ces questions en profitant de l'événement, le moment s'avérait propice pour des discussions enrichissantes, rigoureuses qui seraient d'un grand intérêt pour le public en général et les médias.

Au début de juin, Fafard se retirait du forum. Je ne peux présumer de ses intentions, mais peut-être a-t-il pensé que les questions à débattre étaient sans grand intérêt? Si c'est le cas, pourquoi a-t-il au départ accepté de participer? Est-ce qu'il a craint d'être l'objet d'une chasse aux sorcières, même si la galerie a précisé qu'elle restait « une organisation neutre »? J'admets que Fafard était dans une position étrange. N'étant pas au courant de sa querelle avec Circle Vision, je ne peux évaluer la justesse de ses gestes. Les membres de Circle Vision que j'ai interviewés soutiennent que leur intervention aurait dû suffire à le dissuader de poursuivre son projet. Les choses, certes, auraient pu se dérouler autrement car l'incompréhension, en fin de compte, accentue le fossé qui existe entre les Autochtones et les Euro-Canadiens de Regina. Je ne blâme pas Fafard non plus pour avoir apparemment échoué à représenter correctement l'histoire de Regina. L'information fournie par Poitras bouscule un mythe qui perdure depuis longtemps — dont le point culminant est le pique-nique annuel de « Pile O' Bones » précédant les festivités du Buffalo Day Fair. Mais la solution, assurément, n'était pas d'éviter le débat sur cette question.

Après avoir reçu la télécopie, j'ai contacté le *Globe and Mail* qui s'est dit intéressé à faire un suivi sur le forum. Au moins jusqu'au 15 juin, la directrice de la galerie, Helen Marzolf, m'a assuré que le forum avait toujours lieu. Trois jours plus tard, elle me téléphonait pour m'aviser de sa décision de le reporter à l'automne dans le but d'éviter les réactions trop exaltées. Lorsqu'on lui demanda de dévoiler les réponses reçues à la galerie, elle répliqua que certaines personnes avaient exprimé un « vif intérêt pour le forum alors que d'autres étaient hostiles » (hostile est un terme passablement fort). Le document ayant été distribué à un cercle restreint, une part de l'opposition provient certainement de la communauté culturelle de Regina.

Les artistes de Saskatchewan s'accordent pour dire qu'ils sont négligés au Canada, et je soupçonne que le problème vient, entre autres, du manque de discours critique dans la province. Au lieu d'être formés dans le creuset issu de la critique, les artistes manœuvrent dans

him from pursuing the project. No doubt things could have been handled differently. At the very least, the misunderstanding dramatizes the rift that exists between aboriginal and Euro-Canadian people in Regina. Neither do I fault Fafard for his apparent failure to accurately represent Regina's history. Poitras's information turns a long-standing myth — which finds its quaintest expression in the annual "Pile O' Bones" picnic preceding the Buffalo Days Fair — on its head. But surely the answer was not to duck debate on the issue?

After receiving the fax, I informed my *Globe and Mail* contact, and he expressed interest in doing a follow-up story on the forum. As late as June 15, Dunlop director Helen Marzolf indicated to me the forum was still on. Then three days later she phoned to say she had decided to postpone it until the fall to avoid "knee-jerk responses". When asked to characterize the feedback the gallery had received, she replied that some people had expressed "strong interest in the forum, while others were hostile". Hostile is a pretty strong word. Since the Dunlop fax was not widely distributed, some of the opposition must have come from members of Regina's cultural community.

It is the consensus of opinion among Saskatchewan artists that they are neglected in Canada. Part of the problem, I suspect, is the lack of critical discourse in the province. Instead of being forged in the crucible that criticism provides, artists operate in an environment that, while nurturing, is perceived by outsiders to be sycophantic. Despite its population of 185,000, Regina is very much a small town where personal and professional conflicts of interest are inevitable. Literally hundreds of Fafard cow sculptures exist here. They range from moderately-priced miniatures that are popular gift items to a medium-sized grouping on the MacKenzie Art Gallery grounds (estimated value \$100,000) to a large bronze situated not more than fifteen metres from "Oskar". For the most part, Fafard is richly deserving of his success. But he is not the only artist in Regina. And the commission, which is located on city property, and included civic funds, should have been awarded through a juried competition. But for the project's sponsors, he was the ideal choice. A high-profile artist who could be counted on to produce a respectable art work (at least, in the eyes of Market Square's target audience — workers and shoppers).

un environnement qui, même s'il est stimulant, est perçu par les gens de l'extérieur comme étant flagorneur. Malgré que sa population atteigne 185 000, Regina ressemble à une petite ville où les conflits d'intérêts personnels et professionnels sont inévitables. On retrouve ici des centaines de sculptures de vaches de Fafard, qui vont des miniatures à bas prix qu'on achète comme cadeaux, en passant par le corpus de taille moyenne installé à proximité de la Mackenzie Art Gallery (évalué à 100 000 \$), jusqu'au bronze monumental installé à moins de quinze mètres d'*Oskar!* Fafard mérite amplement son succès, mais il n'est pas le seul artiste à Regina, et la commande — érigée sur une propriété municipale et qui engage des fonds publics — aurait dû être accordée par voie de concours avec jury. Pour les sponsors du projet, Fafard était le choix idéal : un artiste renommé, susceptible de réaliser une œuvre honnête (du moins, aux yeux de la clientèle cible du *Market Square* : les travailleurs et les clients).

Jusqu'ici, la galerie Dunlop n'a pas tenu sa promesse d'ouvrir un débat. Je ne l'accuse pas, car l'intention était courageuse de défier de puissants intérêts. Et de fait, elle a été menacée de fermeture à cause de restrictions budgétaires à la Bibliothèque publique de Regina avec laquelle elle est affiliée. D'après une information entendue à la radio de Radio-Canada, des discussions sont en cours pour intégrer à la sculpture une plaque visant à corriger les malentendus entourant « Oskana ». Une telle initiative, bien qu'elle soit souhaitée, n'enlèverait pas sa signification à la sculpture. Même du point de vue esthétique, *Oskana-ka-asateki* reste problématique. L'œuvre est de dimension monumentale et il est possible, à une certaine distance, de discerner clairement des ossements; mais dès que l'on s'approche de l'œuvre, on ne perçoit plus la distinction entre les trois couches de métal, lesquelles se fondent alors en une sorte de magma boueux. Avant que la sculpture soit installée, les promeneurs bénéficiaient d'une vue panoramique, notamment sur le Parc Victoria et l'Hôtel Saskatchewan. Maintenant, avec en plus une passerelle surélevée unissant deux tours à bureaux, l'horizon et la circulation sont perturbés.

Que peut-on apprendre de tout cela ? D'abord, en ce qui a trait au passé, il incombe aux artistes de reconnaître que plusieurs récits historiques sont biaisés. S'ils veulent présenter la vérité, ils doivent être prêts à creuser plus loin que l'histoire « officielle ». Ensuite, les artistes doivent être très prudents lorsqu'ils collaborent avec différents intervenants qui ne comprennent pas tout à fait les questions reliées à l'identité et à son expression. Si les commandes privées présentent beaucoup d'avantages pour les artistes, ceux-ci doivent savoir que leurs œuvres vont être inévitablement utilisées pour servir en partie les intérêts idéologiques de leurs sponsors. Finalement, lorsqu'une communauté artistique régionale aspire à une reconnaissance nationale, elle doit se préparer à affronter des enjeux majeurs. Avec ce qui est survenu ici, je ne peux m'empêcher de percevoir une certaine immaturité dans la communauté artistique de Regina.

À mesure que cette controverse se développe, je ne cesse de me remémorer la révolution qui a balayé l'Europe de l'Est et l'Union Soviétique à la fin des années quatre-vingt. Bien qu'elle ait été plutôt pacifique, elle a suscité des moments fort dramatiques, telles ces foules en colère démolissant des statues de Staline et de Lénine. Perçus comme de puissants symboles de l'idéologie communiste et de l'impérialisme soviétique, ces monuments étaient des cibles évidentes pour un peuple cherchant à renverser le système soviétique. *Oskana-ka-asateki*, dorénavant, occupe une position ambiguë au cœur de Regina : loin de provoquer l'admiration, elle est ignorée par les adeptes de la communauté artistique et la population en général. Une population qui, selon les démocrates, comptera un tiers d'Américains en 2045. On peut se demander ce que le futur réserve à cette œuvre d'art controversée. ■

Thus far, the Dunlop has failed to deliver on its promised forum. I do not fault the gallery. What it did in daring to challenge powerful interests was courageous. Indeed, it has since been threatened with closure due to a budget shortfall in the Regina Public Library, with which it is affiliated. According to a CBC radio report, there is talk of attaching a plaque to the sculpture correcting misconceptions that have arisen concerning "Oskana". While welcome, such an initiative would all but eviscerate the sculpture of meaning. Even from an aesthetic perspective, *Oskana-ka-asateki* is problematic. In its scope of execution, it is monumental. From a distance, it is possible to discern individual bones. But as one approaches the work, the separation between the three aligned steel layers is lost and they congeal into a sludgy mass. Prior to its installation, mall-goers were afforded an expansive view that included Victoria Park and the Hotel Saskatchewan. Now, in conjunction with an overhead pedway linking two office towers, sightlines and traffic flow have been disrupted.

What can be learned from all this? First, when addressing the past, it is incumbent upon artists to recognize that many historical narratives are biased. If they wish to articulate the truth, they must be prepared to dig beneath "official" history. Second, artists must exercise extreme caution when dealing with parties who lack understanding of issues related to identity and voice. While private commissions offer myriad benefits, artists must realize that their work will inevitably be co-opted to serve the sponsor's ideological agenda. Finally, if a regional art community aspires to national standing, it must be prepared to tackle tough issues. Little of what occurred here dissuades me from the view that Regina's art community is immature.

As this controversy unfolded, I couldn't help but be reminded of the revolution that swept through Eastern Europe and the Soviet Union in the late 1980s. While largely peaceful, it did produce moments of high drama. Particularly memorable were the images of angry crowds toppling monuments to Lenin and Stalin. As powerful symbols of communist ideology and Soviet imperialism, they were a natural target for people seeking to overthrow the Soviet system. At present, *Oskana-ka-asateki* occupies a curious position in Regina. Far from being celebrated, it is shunned by informed members of the art community, and ignored by the population at large. A population that, according to demographers, will be one-third aboriginal by 2045. One wonders what the future holds for this troubled art work? ■